

PAGES CLASSIQUES

Fontenelle et le goût de la science

Page **ÉDUC'**

Sommaire

Avant-propos	p.4
Fiche synthétique ou récapitulative	p.8
Les mondes de Fontenelle ou la science en conversation	p.10
Savinien de Cyrano de Bergerac ou la rencontre de la science et de l'imagination	p.33
Théophile de Viau ou le prix de la liberté	p.41
Lexique	p.49

Les mondes de Fontenelle ou la science en conversation

Premier soir p.14

Second soir p.22

Troisième soir p.27

Savinien de Cyrano de Bergerac ou la rencontre de la science et de l'imagination

L'ascension ou comment le narrateur rejoint la Lune p.36

Prolongement – Cyrano, Fontenelle, se rendre sur la lune p.38

Théophile de Viau ou le prix de la liberté

Sonnets p.44

Prolongement – Cyrano, Théophile, déclarations d'athéisme p.47

Le goût de la science

Avant-propos

Le XVIIIe siècle est le siècle des Lumières, le XVIIe, celui de la tyrannie politique et religieuse. Fontenelle, né en 1657 et mort cent ans plus tard, est au centre de ce basculement historique que Paul Hazard a appelé *crise de la conscience européenne*. Rares sont les hommes qui chevauchent deux siècles si différents : Fontenelle naît dans le monde qui a condamné Galilée pour avoir regardé le ciel et Théophile de Viau pour avoir écrit des vers ; il meurt dans celui où triomphent l'Encyclopédie de Diderot et d'Alembert et les conceptions politiques de Jean-Jacques Rousseau.

Il est tout à fait légitime de tirer Fontenelle vers les Lumières et présenter son œuvre de vulgarisation scientifique comme la fondation du projet des encyclopédistes. Observé depuis la fin du XVIIIe siècle, Fontenelle est un prophète du règne de la raison qui, comme Moïse, a aperçu la terre promise mais ne l'a pas atteinte. Mais pourquoi observer ce centenaire uniquement depuis le monde qu'il a laissé en mourant ? Le triomphe des Lumières lors de la Révolution est-il le seul point de vue pertinent pour comprendre l'œuvre du premier grand vulgarisateur scientifique français ?

Fontenelle naît dans un monde où son oncle, Pierre Corneille, est le plus grand dramaturge d'un royaume récemment agité par la Fronde (cf. encadré 1) et abîmé par des décennies de guerre civile (qu'on appelle encore, dans un souci de les minimiser, guerres de religion) et de guerre à ses frontières. Ce monde est également celui laissé par une génération d'écrivains si singulière, les libertins du XVIIe siècle ; ces libre-penseurs, inventeurs de génie, ont exercé une influence importante et particulièrement sous-estimée sur les Lumières. Leurs noms - Viau, Naudé, Sorel, Gassendi, Gramont, La Mothe le Vayer, Dassoucy - n'ont pas l'éclat de ceux de leurs successeurs - Voltaire, Rousseau, Diderot. Le plus connu d'entre eux, Cyrano de Bergerac, ne l'est pas pour sa vie ni pour son œuvre mais pour le personnage qu'il a inspiré à un autre écrivain près de trois siècles plus tard. Peut-on imaginer un instant qu'un personnage, aussi illustre soit-il, usurpe le nom de Voltaire ?

Les libertins du XVIIe ont été traqués, persécutés et emprisonnés par l'ordre que les Lumières ont renversé. Leurs héritiers ne les ont pas réhabilités, ils avaient trop à faire. On les a oubliés. Sans eux pourtant, impossible de comprendre les transformations radicales dont Fontenelle et les encyclopédistes sont les étendards flamboyants. Pour que les *Entretiens sur la pluralité des mondes* soient un tel succès à leur parution en 1686, il a fallu que la société ait déjà changé et que le goût pour la science se soit propagé ; pour qu'il se propage, fallait-il encore qu'il soit accepté et non pas condamné. Voilà le rôle ingrat qui incombait aux libertins du XVIIe siècle : prêcher la liberté d'esprit dans un monde d'ordre, préférer la science au dogme et la curiosité à la soumission.

C'est à leur époque que la notion de goût commence à prospérer : avoir du goût devient un critère de distinction sociale, les élites européennes s'y éduquent et les intellectuels y consacrent des traités. D'abord affaire de mœurs et d'esthétique, la notion s'élargit peu à peu à la pensée, à la curiosité, à la science elle-même. Hommes de goût qui recherchent simultanément l'aventure, le beau et le savoir, les écrivains libertins inventent et réhabilitent des formes littéraires. Cyrano de Bergerac compose le premier récit de science-fiction en langue française lorsqu'il imagine qu'il visite la Lune et ses habitants. Pour Théophile Gautier, écrivain romantique et ami de Victor Hugo, ce sont sans aucun doute les textes de Cyrano qui « ont donné à Fontenelle l'idée de ses mondes. »¹ Chez Fontenelle comme chez Cyrano, la conversation est la modalité privilégiée d'exposition des théories scientifiques et des rêves les plus fantaisistes à propos des extraterrestres. Dans le contexte de l'expansion et de la colonisation européenne, de la découverte - ou plutôt de la construction - de peuples nouveaux jugés inférieurs, ces dialogues reflètent le problème posé par l'altérité, la peur - ou le désir - de devenir les sauvages d'êtres inconnus qui peuplent d'autres mondes.

Chez Cyrano, la conversation sert également à remettre en question les dogmes religieux, en mettant dans la bouche de personnages lunaires des déclarations d'athéisme qui auraient pu lui valoir le bûcher. Ce geste, chez Cyrano, reste fictionnel. Chez Théophile de Viau, il est devenu biographique. Pour des vers jugés impies, il a passé plus de deux ans dans un cachot de la Conciergerie, le même

¹Théophile Gautier, *Les Grotesques* (1844)

qu'avait occupé le régicide Ravailac. Viau a payé son ton libre et irrévérencieux, Viau a payé la forme la plus spontanée de liberté, l'inconscience. Lorsqu'il écrivait

Je veux faire des vers qui ne soient pas contraints,
Promener mon esprit par de petits desseins,
Chercher des lieux secrets où rien ne me déplaît,
Méditer à loisir, rêver tout à mon aise,

Employer toute une heure à me mirer dans l'eau,
Oùir comme en songeant la course d'un ruisseau,
Écrire dans les bois, m'interrompre, me taire,
Composer un quatrain, sans songer à le faire.²

Il formulait de la manière la plus charmante qui soit le projet révolutionnaire de penser sans entraves. Fontenelle, plus prudent - a-t-il appris des attaques lancées contre ces aînés ? - ne s'en est jamais pris de front à la religion.

Je crois que le désir de liberté, plus encore que celui de vérité, fonde ce goût pour la science, liberté de penser, d'imaginer, de rêver à son aise, même contre les dogmes et les certitudes. Fontenelle, Cyrano, Théophile - chacun à sa manière a cherché des mondes nouveaux, réels ou fictifs. Lire Fontenelle à côté de ces figures oubliées, c'est restituer à la science son origine polémique : elle est une forme d'insubordination. Les *États et empires de la Lune* de Cyrano de Bergerac, qui ont probablement inspiré les *Entretiens*, et les poèmes de Théophile de Viau, dont la liberté de ton a irrigué tout le XVII^e siècle, rappellent que la curiosité n'est pas innocente. Elle engage, elle expose, elle dérange. Elle est une forme de courage.

Arthur Habib-Rubinstein

² « Élégie à une dame »

Encadré 1 : La Fronde (1648-1653)

La Fronde est une série de révoltes menées contre l'autorité royale en France, durant la minorité de Louis XIV, alors que le pouvoir est exercé par la régente Anne d'Autriche et le cardinal Mazarin. Ses origines remontent aux politiques centralisatrices et fiscales mises en place sous le cardinal de Richelieu, qui avaient renforcé l'autorité de l'État mais suscité l'hostilité de la noblesse et du Parlement. On distingue la **Fronde parlementaire** (1648-1649), menée par les magistrats pour limiter le pouvoir royal, et la **Fronde des princes** (1650-1653), où une partie de la haute noblesse se soulève pour défendre ses privilèges. L'échec de ces révoltes renforce l'absolutisme royal et prépare le règne personnel de Louis XIV.

Fiche synthétique

Thème central :

La vulgarisation scientifique et la liberté de penser au XVII^e siècle à travers Fontenelle, Cyrano de Bergerac et Théophile de Viau.

Objectifs pédagogiques :

1. Comprendre comment la science devient objet de conversation, de fiction et de plaisir.
2. Explorer les liens entre imagination, curiosité, critique religieuse et rationalité.
3. Interroger les représentations de l'altérité, du progrès et de la liberté intellectuelle.

Auteurs étudiés :

Fontenelle : *Entretiens sur la pluralité des mondes* (1686)

Cyrano de Bergerac : *Les États et Empires de la Lune* (1657)

Théophile de Viau : poèmes et extraits de *l'Apologie au Roi* (1625)

Axes d'analyse :

Science et conversation : Fontenelle mêle galanterie et vulgarisation dans un dialogue nocturne entre un philosophe et une marquise.

Imagination et utopie : Cyrano imagine des mondes extraterrestres pour critiquer les dogmes religieux et sociaux.

Liberté et sensualité : Théophile revendique une liberté de pensée et de vie, où le plaisir, le corps et l'amour sont supérieurs aux dogmes.

Relativité culturelle : Tous trois interrogent les hiérarchies entre civilisations et les limites de nos savoirs.

Goût de la science : La curiosité, le doute, l'humour et la poésie deviennent des moteurs de la connaissance.

Prolongements possibles :

Comparaison avec l'*Utopie* de Thomas More.

Réflexion sur le rôle du poète dans l'anticipation scientifique.

Étude du procès de Galilée et du lien entre liberté et savoir.

Mise en perspective avec les débats contemporains sur la vulgarisation scientifique et la liberté d'expression.

Les mondes de Fontenelle ou la science en conversation

Enfin on l'a regardé comme le premier des hommes dans l'art nouveau de répandre de la lumière et des grâces sur les sciences abstraites, et il a eu du mérite dans tous les autres genres qu'il a traités. Tant de talents ont été soutenus par la connaissance des langues et de l'histoire ; et il a été, sans contredit, au-dessus de tous les savants qui n'ont pas eu le don de l'invention.

Voltaire, *Du Siècle de Louis XIV*

Bernard le Bouyer de Fontenelle naît le 11 février 1657 à Rouen. Neveu de Pierre et Thomas Corneille, il étudie comme eux au collège des jésuites de Rouen puis fait son droit et est reçu avocat. Il ne défend qu'une seule cause, qu'il perd, et rejoint Paris où il s'essaie aux belles-lettres. Son oncle Thomas le fait collaborer aux livrets des opéras Psyché et Bellérophon de Lully et lui permet de publier des poésies dans le Mercure galant, le plus prestigieux magazine littéraire du temps. Sa tragédie d'Aspar (1681) est un échec qui serait oublié si Racine ne la citait pas dans son épigramme sur l'origine des sifflets (Or, quand sifflet prit commencement, / C'est, j'y jouais, j'en suis témoin fidèle / C'est à l'Aspar du sieur de Fontenelle.) Le succès vient avec les Nouveaux dialogues des morts, où Fontenelle fait discuter en enfer des couples de morts, anciens et modernes, par exemple Socrate et Montaigne. Imités des Dialogues des morts de Lucien, caractérisés par un ton sceptique et ironique, ces dialogues, publiés en deux parties en 1683 et 1684, font genre et seront imités par nombre d'écrivains, dont l'illustre Fénelon. Suit un autre succès public considérable, les Entretiens sur la pluralité des mondes (1686), où Fontenelle mêle la galanterie et la vulgarisation scientifique.

En 1687, son Histoire des Oracles fait polémique : Fontenelle y défend que les oracles sont issus de superstitions et de mythes païens et pas de démons comme l'affirment les Pères de l'Église. En introduisant l'idée d'imposture dans son analyse des oracles antiques, Fontenelle s'attaque indirectement à la Foi. Cette position lui crée beaucoup d'ennemis, son engagement en faveur des Modernes dans leur querelle avec les Anciens (cf. encadré 1) aussi ; dans la Digression sur les Anciens et les Modernes (1687), il affirme que l'histoire de l'homme est celle d'un progrès continu, permis par les erreurs des Anciens qui « nous [ont] épuisé la plus grande partie des idées fausses qu'on se pouvait faire. » Les Anciens ne lui pardonnent pas d'apporter sa gloire à leurs ennemis. Ils manoeuvrent et le font échouer à entrer à l'Académie française quatre fois. Fontenelle, qui se présente chaque année, est finalement élu contre La Bruyère en 1691. Cette élection et son discours de réception où il rend hommage à son oncle Pierre tant dénigré par Racine, marquent la fin de sa carrière d'homme de lettres. En effet, Fontenelle devient, en 1697, secrétaire de l'Académie des sciences ; ses pairs l'élisent pour qu'il puisse réaliser le vœu du roi, rendre populaire les travaux scientifiques. Deux ans plus tard, il devient Secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences et a pour tâche d'écrire l'histoire de l'Académie et rendre hommage aux académiciens disparus. Cette oeuvre en quarante-deux volumes est une première du genre, et fait de Fontenelle un pionnier de l'histoire des sciences ; certaines pages - dont celle dans l'éloge de Newton où il compare ses travaux à ceux de Descartes - sont célèbres et largement commentées. À l'Académie française, il demeure le chef de file des modernes et y fait entrer plusieurs. Il est le seul, en 1718, à s'opposer à l'exclusion de l'abbé de Saint- Pierre, coupable d'avoir, dans un ouvrage, mis en doute la grandeur du règne de Louis XIV. En 1740, à quatre-vingt-trois ans, il abandonne la fonction de Secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences. L'année suivante, l'Académie française fête le demi-siècle de présence de Fontenelle en son sein. Le discours qu'il prononce à cette occasion, où il affirme qu'il règne « une métaphysique fort subtile » au sein de la langue annonce déjà, selon Hélène Carrère-d'Encausse, Valéry et Mallarmé. Favori des salons, il continue de les fréquenter malgré son âge avancé, continue à faire le lien entre le monde et le monde des sciences et de l'esprit mais aussi entre le siècle de Louis XIV et celui qui le succède. Cet esprit de salon, cet amour de la conversation est au coeur de La Pluralité des Mondes ; Fontenelle, ami des femmes, contribue par ses fréquentations et ses écrits à légitimer la place des femmes dans la intellectuelle contre Boileau et tous ceux qui moquent la figure de la « femme savante ». Il meurt en 1757, âgé, selon les mots de Voltaire, de cent ans moins un mois et deux jours.

*Les Entretiens sur la pluralité des mondes sont à l'image de leur auteur. À l'occasion de promenades nocturnes, un astrologue explique à son hôte, la marquise de G***, les systèmes de Descartes et Copernic et lui expose toutes les raisons de croire que la lune et les autres planètes sont habitées. Ces dialogues, courtois et ravissants, mêlent le plaisir de la science à celui de la conversation et fait le pont, comme Fontenelle, entre le monde des salons et celui des académies. La marquise de G*** n'est pas une interlocutrice frivole ou idiote - elle ne renvoie pas au type des « femmes savantes » - mais une femme d'esprit à l'imagination bien faite qui prend un vrai plaisir intellectuel à ces échanges, à l'image de celles qui tenaient les salons que Fontenelle fréquentaient, la marquise de Lambert, Madame de Tencin ou Madame Geoffrin.*

Encadré 2 : Querelle des Anciens et des Modernes

La Querelle des Anciens et des Modernes est un débat intellectuel majeur qui agite la France à la fin du XVII^e siècle et au début du XVIII^e siècle.

Les Anciens défendent la supériorité des œuvres classiques de l'Antiquité gréco-romaine, qu'ils considèrent comme des modèles parfaits et inégalables, fruits d'un génie artistique et philosophique universel et intemporel. Ils estiment que les grands auteurs antiques, tels qu'Homère, Virgile, Cicéron ou Aristote, ont établi des normes esthétiques, morales et intellectuelles définitives, qui garantissent la grandeur et la vérité des œuvres. Ces modèles doivent donc être imités et respectés sans tentative de les surpasser, car toute innovation risquerait de dénaturer leur excellence. Cette conception s'appuie sur une vision idéaliste et classique du Beau et du Vrai. Parmi les figures majeures de ce camp figurent Nicolas Boileau, auteur du *Art poétique*, et Jean Racine, l'un des plus grands dramaturges classiques français.

Les Modernes, au contraire, revendiquent l'idée d'un progrès continu dans les arts et les sciences. Ils soutiennent que l'époque contemporaine, notamment sous le règne de Louis XIV, dépasse en qualité et en innovation les anciens. Pour eux, la raison, la science et l'expérience accumulée permettent de renouveler la création artistique et intellectuelle, et d'aller au-delà des modèles anciens. Ils valorisent la créativité, la nouveauté et le renouveau des formes, défendant ainsi une vision progressiste de l'histoire humaine. Bernard de Fontenelle, Charles Perrault et François Leclerc du Tremblay (le Père Joseph) comptent parmi leurs porte-voix.

Cette querelle n'est pas seulement une opposition esthétique, elle s'articule également autour d'une **conception progressiste de l'histoire**, les Modernes valorisant la science, la raison et l'expérience face au conservatisme des Anciens attachés aux modèles figés. Fontenelle, en particulier, défend dans sa *Digression sur les Anciens et les Modernes* (1687) l'idée que l'humanité avance grâce à la correction des erreurs passées, incarnant cet esprit novateur et optimiste.

Premier soir

Que la terre est une Planète qui tourne sur elle-même et autour du soleil

Cet extrait se situe au début de la discussion entre la Marquise et l'astrologue, qui est le narrateur. Ce dernier définit les conditions propres au raisonnement philosophique et scientifique afin de poser un cadre propice à l'exposition du système héliocentrique.

Toute la philosophie, lui dis-je, n'est fondée que sur deux choses : sur ce qu'on a l'esprit curieux et les yeux mauvais ; car, si vous aviez les yeux meilleurs que vous ne les avez, vous verriez bien si les étoiles sont des soleils qui éclairent autant de mondes, ou si elles n'en sont pas ; et si, d'un autre côté, vous étiez moins curieuse, vous ne vous soucieriez pas de le savoir, ce qui reviendrait au même : mais on veut savoir plus qu'on ne voit ; c'est là la difficulté.

Encore, si ce qu'on voit on le voyait bien, ce serait toujours autant de connu ; mais on le voit tout autrement qu'il n'est. Ainsi, les vrais philosophes passent leur vie à ne point croire ce qu'ils voient, et à tâcher de deviner ce qu'ils ne voient point ; et cette condition n'est pas, ce me semble, trop à envier.

Sur cela, je me figure toujours que la nature est un grand spectacle, qui ressemble à celui de l'Opéra. Du lieu où vous êtes à l'Opéra, vous ne voyez pas le théâtre tout à fait comme il est : on a disposé les décorations et les machines pour faire de loin un effet agréable, et on cache à votre vue ces roues et ces contre-poids qui font tous les mouvements.

Aussi ne vous embarrassez-vous guère de deviner comment tout cela joue. Il n'y a peut-être que quelque machiniste caché dans le parterre qui s'inquiète d'un vol qui lui aura paru extraordinaire, et qui veut absolument démêler comment ce vol a été exécuté. Vous voyez bien que ce machiniste-là est assez fait comme les philosophes.

Mais ce qui, à l'égard des philosophes, augmente la difficulté, c'est que, dans les machines que la nature présente à nos yeux, les cordes sont parfaitement bien cachées, et elles le sont si bien, qu'on a été longtemps à deviner ce qui causait les mouvements de l'univers : car représentez-vous tous les sages à l'Opéra, ces

Pythagore, ces Platon, ces Aristote, et tous ces gens dont le nom fait aujourd'hui tant de bruit à nos oreilles : supposons qu'ils voyaient le vol de Phaéton que les vents enlèvent, qu'ils ne pouvaient découvrir les cordes, et qu'ils ne savaient point comment le derrière du théâtre était disposé. L'un d'eux disait : « C'est une vertu secrète qui enlève Phaéton. » L'autre : « Phaéton est composé de certains nombres qui le font monter. » L'autre : « Phaéton a une certaine amitié pour le haut du théâtre ; il n'est pas à son aise quand il n'y est pas. » L'autre : « Phaéton n'est pas fait pour voler ; mais il aime mieux voler que de laisser le haut du théâtre vide ; » et cent autres rêveries que je m'étonne qui n'aient perdu de réputation toute l'antiquité.

À la fin, Descartes et quelques autres modernes sont venus, qui ont dit : « Phaéton monte, parce qu'il est tiré par des cordes, et qu'un poids plus pesant que lui descend. » Ainsi, on ne croit plus qu'un corps se remue, s'il n'est tiré, ou plutôt poussé par un autre corps : on ne croit plus qu'il monte ou qu'il descende, si ce n'est par l'effet d'un contre-poids ou d'un ressort ; et qui verrait la nature telle qu'elle est, ne verrait que le derrière du théâtre de l'Opéra.

— À ce compte, dit la marquise, la philosophie est devenue bien mécanique ?

— Si mécanique, répondis-je, que je crains qu'on n'en ait bientôt honte. On veut que l'univers ne soit en grand que ce qu'une montre est en petit, et que tout s'y conduise par des mouvements réglés qui dépendent de l'arrangement des parties. Avouez la vérité. N'avez-vous pas eu quelquefois une idée plus sublime de l'univers, et ne lui avez-vous point fait plus d'honneur qu'il ne méritait ? J'ai vu des gens qui l'en estimaient moins depuis qu'ils l'avaient connu.

— Et moi, répliqua-t-elle, je l'en estime beaucoup plus, depuis que je sais qu'il ressemble à une montre. Il est surprenant que l'ordre de la nature, tout admirable qu'il est, ne roule que sur des choses si simples.

Pistes d'exploitation

Questions de compréhension

Que signifie la dernière phrase du texte - « Il est surprenant que l'ordre de la nature, tout admirable qu'il est, ne roule que sur des choses si simples » ?

Cela signifie que, même si la nature est très impressionnante, elle fonctionne grâce à des principes simples et basiques.

Comment la marquise réagit-elle à l'idée que la philosophie soit devenue mécanique ?

Elle dit qu'elle estime davantage l'univers depuis qu'elle sait qu'il fonctionne comme une montre, avec un ordre simple et admirable.

Questions d'analyse

Fontenelle affirme qu'il faut avoir à la fois « l'esprit curieux » et « les yeux mauvais » pour être un bon scientifique. Qu'entend-il par-là, et pourquoi cette double disposition – curiosité et méfiance envers les apparences – est-elle essentielle pour chercher la vérité ?

*Chez Fontenelle, l'« esprit curieux » désigne l'envie d'explorer, de poser des questions, de ne pas se contenter des savoirs établis. Les « yeux mauvais », au contraire, signifient une certaine méfiance envers ce que l'on voit, une disposition à douter des apparences. Ce mélange crée un tempérament scientifique idéal : un goût pour la recherche associée à la capacité de ne pas se laisser séduire par l'évidence sensible. L'association de ces deux qualités crée **une prédisposition à l'abstraction** : plutôt que de croire ce qu'il voit, le malvoyant curieux est propice à croire ce qu'on lui démontre.*

Pourquoi est-il important, selon Fontenelle, de poser comme principe de départ que « les sens sont trompeurs » ? En quoi ce point de vue prépare-t-il le terrain à une réflexion scientifique ?

*Admettre la faillibilité des sens revient à reconnaître la nécessité des méthodes de démonstration, de l'expérimentation contrôlée et des modèles abstraits. C'est aussi le socle sur lequel Descartes fonde son **doute méthodique** : si les sens peuvent nous*

tromper, il faut chercher la vérité ailleurs que dans l'immédiateté des impressions. Pour Fontenelle, cette précaution évite que la curiosité ne soit simplement une collection d'illusions et permet d'admettre des modèles qui contredisent l'expérience immédiate, comme le modèle héliocentrique.

Fontenelle compare le monde à un Opéra. Quelles sont les implications de cette métaphore ? Montrez en quoi elle exprime sa double identité d'homme de science et d'homme du monde.

La comparaison du monde à un Opéra suggère que la réalité fonctionne comme un grand spectacle d'illusions : le spectateur croit voir des merveilles, mais sait que tout est artifice. Fontenelle, homme de science, dévoile les coulisses du monde ; homme du monde, il apprécie aussi la beauté des illusions. Cette métaphore dit à la fois son intérêt pour la vérité et son goût pour le charme des apparences : connaître les mécanismes n'empêche pas d'en goûter la magie.

Selon Fontenelle, **quelle figure** a le « dernier mot » dans la recherche de la vérité ? Que révèle ce choix sur son positionnement intellectuel ?

*La figure qui a le dernier mot est **Descartes**. Ce choix montre son adhésion aux méthodes cartésiennes fondées sur la raison, l'analyse et la déduction. Il montre également que Fontenelle adhère à une vision progressiste de la connaissance : la science des modernes apporte des réponses plus pertinentes sur le monde que celle des antiques, au premier rang desquels Aristote. Fontenelle affirme ici en creux son positionnement dans la querelle des Anciens et des modernes.*

Cet extrait clôt la première discussion entre la Marquise et l'astrologue. Après qu'il lui a présenté l'héliocentrisme de Copernic, la Marquise rétorque à l'astrologue que ce système relègue la Terre à une place bien secondaire.

Vous me présentez la terre sous des idées bien méprisables, dit la marquise. C'est pourtant sur cette coque de ver à soie qu'il se fait de si grands travaux, de si grandes guerres, et qu'il règne de tous côtés une si grande agitation.

— Oui, répondis-je ; et, pendant ce temps-là, la nature, qui n'entre point en connaissance de tous ces petits mouvements particuliers, nous emporte tous ensemble d'un mouvement général et se joue de la petite terre fût immobile, la plaçait au centre du monde, et faisait tourner autour d'elle le soleil, autour duquel tournaient toutes les autres planètes, parce que, depuis les nouvelles découvertes, il n'y avait pas moyen de faire tourner les planètes autour de la terre. Mais la marquise, qui a le discernement vif et prompt, jugea qu'il y avait trop d'affectation à exempter la terre de tourner autour du soleil, puisqu'on n'en pouvait pas exempter tant d'autres grands corps ; que le soleil n'était plus si propre à tourner autour de la terre, depuis que toutes les planètes tournaient autour de lui ; que ce système ne pouvait être propre, tout au plus, qu'à soutenir l'immobilité de la terre, quand on avait bien envie de la soutenir, et nullement à la persuader ; et, enfin, il fut résolu que nous nous en tiendrions à celui de Copernic, qui est plus uniforme et plus riant, et n'a aucun mélange de préjugé. En effet, la simplicité dont il est, persuade, et sa hardiesse fait plaisir.

— Il me semble, reprit-elle, qu'il est ridicule d'être sur quelque chose qui tourne, et de se tourmenter tant ; mais le malheur est qu'on n'est pas assuré qu'on tourne ; car enfin, à ne vous rien celer, toutes les précautions que vous prenez pour empêcher qu'on ne s'aperçoive du mouvement de la terre me sont suspectes. Est-il possible qu'il ne laissera pas quelque petite marque sensible à laquelle on le reconnaisse ?

Les mouvements les plus naturels, répondis-je, et les plus ordinaires, sont ceux qui se font le moins sentir : cela est vrai, jusque dans la morale. Le mouvement de l'amour-propre nous est si naturel, que le plus souvent nous ne le sentons pas, et que nous croyons agir par d'autres principes.

— Ah ! vous moralisez, dit-elle, quand il est question de physique ; cela s'appelle bâiller. Retirons-nous ; aussi bien en voilà assez pour la première fois ; demain nous

reviendrons ici, vous avec vos systèmes, et moi avec mon ignorance.

En retournant au château, je lui dis, pour épuiser la matière des systèmes, qu'il y en avait un troisième inventé par Tycho-Brahé, qui, voulant absolument que la terre fût immobile, la plaçait au centre du monde, et faisait tourner autour d'elle le soleil, autour duquel tournaient toutes les autres planètes, parce que, depuis les nouvelles découvertes, il n'y avait pas moyen de faire tourner les planètes autour de la terre. Mais la marquise, qui a le discernement vif et prompt, jugea qu'il y avait trop d'affectation à exempter la terre de tourner autour du soleil, puisqu'on n'en pouvait pas exempter tant d'autres grands corps ; que le soleil n'était plus si propre à tourner autour de la terre, depuis que toutes les planètes tournaient autour de lui ; que ce système ne pouvait être propre, tout au plus, qu'à soutenir l'immobilité de la terre, quand on avait bien, envie de la soutenir, et nullement à la persuader ; et, enfin, il fut résolu que nous nous en tiendrions à celui de Copernic, qui est plus uniforme et plus riant, et n'a aucun mélange de préjugé. En effet, la simplicité dont il est persuade, et sa hardiesse fait plaisir.

En retournant au château, je lui dis, pour épuiser la matière des systèmes, qu'il y en avait un troisième inventé par Tycho-Brahé, qui, voulant absolument que la terre fût immobile, la plaçait au centre du monde, et faisait tourner autour d'elle le soleil, autour duquel tournaient toutes les autres planètes, parce que, depuis les nouvelles découvertes, il n'y avait pas moyen de faire tourner les planètes autour de la terre. Mais la marquise, qui a le discernement vif et prompt, jugea qu'il y avait trop d'affectation à exempter la terre de tourner autour du soleil, puisqu'on n'en pouvait pas exempter tant d'autres grands corps ; que le soleil n'était plus si propre à tourner autour de la terre, depuis que toutes les planètes tournaient autour de lui ; que ce système ne pouvait être propre, tout au plus, qu'à soutenir l'immobilité de la terre, quand on avait bien, envie de la soutenir, et nullement à la persuader ; et, enfin, il fut résolu que nous nous en tiendrions à celui de Copernic, qui est plus uniforme et plus riant, et n'a aucun mélange de préjugé. En effet, la simplicité dont il est persuade, et sa hardiesse fait plaisir.

Pistes d'exploitation

Questions de compréhension

Relevez trois marques de passion dans la discussion sur l'héliocentrisme. Que nous disent ces réactions de l'effet que peuvent produire les idées nouvelles ?

La Marquise juge que Fontenelle présente la Terre « sous des idées bien méprisables » : réaction de dépit face à la dévalorisation de notre planète.

L'astrologue se réjouit de la hardiesse de Copernic : enthousiasme intellectuel face à l'audace d'une idée nouvelle.

L'image de la rotation comparée à l'amour-propre : le mouvement devient une métaphore vivante, qui suscite un sourire complice.

Ces réactions montrent que les idées nouvelles ne suscitent pas seulement l'adhésion ou le rejet rationnel, mais engagent des affects, l'orgueil, la curiosité, la peur parfois l'amusement.

Questions d'analyse

En quoi l'enthousiasme de la Marquise et de l'Astrologue s'approche et s'éloigne-t-il de la notion de *libido sciendi* telle que la décrit Pascal ?

Pascal définit la libido sciendi comme un désir presque charnel de savoir. Ici, l'enthousiasme communicatif de la Marquise et l'Astrologue illustre cette soif de comprendre et de se laisser séduire par la nouveauté intellectuelle. Loin d'être neutre, la recherche scientifique excite l'imagination et les passions, comme une forme de plaisir. Fontenelle montre ainsi l'excitation et la voracité de la recherche de la vérité. À noter que chez Pascal, la libido sciendi est une forme de concupiscence - une volonté excessive de savoir - et par conséquent une tendance vicieuse. Chez Fontenelle, nul péché dans le désir de savoir, bien au contraire.

Pourquoi Fontenelle compare-t-il la rotation de la Terre à l'amour-propre ? Qu'apporte cette image à la compréhension du débat scientifique ?

La comparaison entre la rotation de la Terre et l'amour-propre fonctionne sur un double registre : l'image est plaisante (propre à une conversation de salon) et elle illustre bien l'idée que ce qui nous

concerne directement nous semble immobile ou naturel, alors qu'aux yeux d'autrui il y a mouvement. Cette métaphore rend l'abstraction astronomique plus concrète et compréhensible, tout en liant la physique céleste à l'observation des comportements humains. Elle fait aussi le pont entre deux littératures du temps - la littérature philosophique et scientifique et la littérature moraliste. L'un des plus grands moralistes français, La Bruyère, deviendra d'ailleurs un ennemi de Fontenelle.

Second Soir

Que la Lune est une terre habitée

Remettez-vous dans l'esprit l'état où était l'Amérique avant qu'elle eût été découverte par Christophe Colomb. Ses habitants vivaient dans une ignorance extrême. Loin de connaître les sciences, ils ne connaissaient pas les arts les plus simples et les plus nécessaires ; ils allaient nus ; ils n'avaient point d'autres armes que l'arc ; ils n'avaient jamais conçu que les hommes pussent être portés par des animaux ; ils regardaient la mer comme un grand espace défendu aux hommes, qui se joignait au ciel, et au delà duquel il n'y avait rien.

Il est vrai qu'après avoir passé des années entières à creuser le tronc d'un gros arbre avec des pierres tranchantes, ils se mettaient sur la mer dans ce tronc, et allaient terre à terre, portés par le vent et par les flots. Mais, comme ce vaisseau était sujet à être souvent renversé, il fallait qu'ils se missent aussitôt à la nage pour le rattraper ; et, à proprement parler, ils nageaient toujours, hormis le temps qu'ils se délassaient.

Qui leur eût dit qu'il y avait une sorte de navigation incomparablement plus parfaite ; qu'on pouvait traverser cette étendue infinie d'eaux de tel côté et de tel sens qu'on voulait ; qu'on s'y pouvait arrêter sans mouvement au milieu des flots émus ; qu'on était maître de la vitesse avec laquelle on allait ; qu'enfin cette mer, quelque vaste qu'elle fût, n'était point un obstacle à la communication des peuples, pourvu seulement qu'il y eût des peuples au delà : vous pouvez compter qu'ils ne l'eussent jamais cru.

Cependant, voilà un beau jour le spectacle du monde le plus étrange et le moins attendu qui se présente à eux. De grands corps énormes, qui paraissent avoir des ailes blanches, qui volent sur la mer, qui vomissent du feu de toutes parts, et qui viennent jeter sur le rivage des gens inconnus, tout écaillés de fer, disposant comme ils veulent des monstres qui courent sous eux, et tenant en leur main des foudres dont ils terrassent tout ce qui leur résiste. D'où sont-ils venus ? Qui a pu les amener par-dessus les mers ? Qui a mis le feu en leur disposition ?

Sont-ce les enfants du soleil ? Car, assurément, ce ne sont pas des hommes. Je ne sais, madame, si vous entrez comme moi dans la surprise des Américains ; mais jamais il ne peut y en avoir eu une pareille dans le monde. Après cela, je ne veux plus jurer qu'il ne puisse y avoir commerce quelque jour entre la lune et la terre.

[...]

Les Américains étaient si ignorants, qu'ils n'avaient garde de soupçonner qu'on pût se faire des chemins au travers des mers si vastes ; mais nous qui avons tant de connaissances, nous nous figurerions bien qu'on put aller par les airs, si l'on pouvait effectivement y aller.

— On fait plus que se figurer la chose possible, répliquai-je ; on commence déjà à voler un peu. Plusieurs personnes différentes ont trouvé le secret de s'ajuster des ailes qui les soutinssent en l'air, de leur donner du mouvement, et de passer par-dessus des rivières.

À la vérité, ce n'a pas été un vol d'aigle, et il en a quelquefois coûté à ces nouveaux oiseaux un bras ou une jambe ; mais enfin, cela ne représente encore que les premières planches que l'on a mises sur l'eau, et qui ont été le commencement de la navigation.

De ces planches-là, il y avait bien loin jusqu'à de gros navires qui pussent faire le tour du monde.

Cependant, peu à peu sont venus les gros navires. L'art de voler ne fait que de naître, il se perfectionnera encore, et quelque jour on ira jusqu'à la lune. Prétendons-nous avoir découvert toutes choses, ou les avoir mises à un point qu'on n'y puisse rien ajouter ?

— Eh ! de grâce, consentons qu'il y ait encore quelque chose à faire pour les siècles à venir.

— Je ne consentirai point, dit-elle, qu'on vole jamais que d'une manière à se rompre aussitôt le cou.

— Eh bien ! lui répondis-je, si vous voulez qu'on vole toujours si mal ici, on volera mieux dans la lune ; ses habitants seront plus propres que nous à ce métier, car il

n'importe que nous allions là, ou qu'ils viennent ici ; et nous serons comme les Américains, qui ne se figuraient pas qu'on pût naviguer, quoiqu'à l'autre bout du monde on naviguât fort bien.

— Les gens de la lune seraient donc déjà venus ? reprit-elle presque en colère.

— Les Européens n'ont été en Amérique qu'au bout de six mille ans, répliquai-je en éclatant de rire ; il leur fallut ce temps-là pour perfectionner la navigation jusqu'au point de pouvoir traverser l'Océan. Les gens de la lune savent peut-être déjà faire de petits voyages dans l'air.

À l'heure qu'il est, ils s'exercent : quand ils seront plus habiles et plus expérimentés, nous les verrons, et Dieu sait quelle surprise.

— Vous êtes insupportable, dit-elle, de me pousser à bout avec un raisonnement aussi creux que celui-là.

Pistes d'exploitation

Questions de compréhension

Que représentent « les grands corps énormes qui volent sur la mer » dans le texte ?

Ce sont les navires européens, avec leurs voiles blanches, leurs canons qui « vomissent du feu », et leurs hommes en armure, symbolisant une technologie et une puissance inconnues et impressionnantes pour les Américains.

Quelle surprise et quelle impression cette découverte provoque-t-elle chez les Américains ?

Une surprise immense, presque incroyable, car ils ne pouvaient imaginer l'existence de telles machines, armes et moyens de transport ; c'est un bouleversement complet de leur vision du monde.

Questions d'analyse

Quel regard sur les civilisations le texte propose-t-il à travers la description des habitants d'Amérique ?

Le texte peint les habitants d'Amérique comme ignorants des sciences, des arts et des techniques usuelles en Europe, créant une hiérarchie implicite entre « sauvages » et « civilisés ». Cette vision reflète une conception eurocentrique où la civilisation s'évalue par la maîtrise des savoirs, des arts et des techniques. Les Américains sont décrits comme primitifs, sans armes efficaces, ignorant la navigation maîtrisée, vivant dans une sorte d'innocence et d'ignorance. Cela traduit une vision linéaire et hiérarchique de l'histoire humaine, où certains peuples sont « en retard » dans le développement de la connaissance et de la technique, et où la découverte européenne ouvre brutalement un nouveau monde à la civilisation. Cette vision appelle une réflexion critique aujourd'hui, mais dans le contexte du texte, elle sert à souligner le choc des découvertes et le passage d'un état « naturel » à un état « maîtrisé » par la science.

Comment le texte invite-t-il à une forme d'empathie et de modestie par rapport à l'ignorance des Américains, et quelle peur existe-t-il d'être à son tour perçu comme « sauvage » face à de nouveaux mondes inconnus, comme la lune ?

Le texte suggère que les Américains, en raison de leur ignorance des techniques européennes, ne pouvaient pas imaginer qu'il fût possible de naviguer aussi librement et précisément sur la mer. Cette incapacité à concevoir de telles avancées invite à réfléchir sur la relativité de nos propres savoirs. Nous n'imaginons peut-être même pas les ressources techniques et technologiques d'autres civilisations. Le texte nous pousse donc à adopter une attitude d'humilité et d'empathie envers ceux qui sont « en retard » selon nos critères, tout en exprimant la crainte que nous puissions nous-mêmes être « sauvages » ou ignorants face à des civilisations plus développées, par exemple les hypothétiques habitants de la lune. Cette peur révèle la fragilité de nos certitudes et souligne la nécessité d'une modestie permanente dans la quête du savoir. Fontenelle ne présente pas cette hiérarchie entre peuples comme une nécessité divine mais comme une simple question d'état d'avancement dans la civilisation et la connaissance. Il adopte ainsi une vision relativiste, qui ne fige pas les positions mais laisse place au progrès et à la transformation.

En quoi la comparaison entre la navigation des premiers temps et les débuts de l'aviation illustre-t-elle la nature du progrès scientifique et technique ?

Le texte établit une analogie forte entre les premiers essais fragiles de navigation — les planches sur l'eau qui ne sont pas encore des navires capables de faire le tour du monde — et les premières tentatives maladroites de voler, parfois au prix de blessures. Cela vise à montrer que le progrès suit une trajectoire longue et accidentée, où chaque découverte est le résultat d'un apprentissage progressif. La même patience et persévérance qui ont permis aux humains de maîtriser la navigation seront nécessaires pour maîtriser le vol, et un jour peut-être atteindre la lune. Le message est que le progrès n'est jamais immédiat ni parfait et demande patience et courage. Le texte invite ainsi à un optimisme mesuré et à la confiance dans la capacité humaine à repousser sans cesse ses limites.

Troisième soir

Particularités du monde de la lune ; que les autres Planètes sont habitées aussi.

Les pauvres habitants n'ont donc point cette lumière de faveur, qui, en se fortifiant peu à peu, les préparerait agréablement à l'arrivée du soleil, ou qui, en s'affaiblissant comme de nuance en nuance, les accoutumerait à sa perte.

Ils sont dans les ténèbres profondes, et tout d'un coup il semble qu'on tire un rideau, voilà leurs yeux frappés de tout l'éclat qui est dans le soleil ; ils sont dans une lumière vive et éclatante, et tout d'un coup les voilà tombés dans des ténèbres profondes. Le jour et la nuit ne sont point liés par un milieu qui tienne de l'un et de l'autre.

L'arc-en-ciel est encore une chose qui manque aux gens de la lune ; car, si l'aurore est un effet de la grossièreté de l'air et des vapeurs, l'arc-en-ciel se forme dans les pluies qui tombent en certaines circonstances, et nous devons les plus belles choses du monde à celles qui le sont le moins.

Puisqu'il n'y a autour de la lune ni vapeurs assez grossières, ni nuages pluvieux, adieu l'arc-en-ciel avec l'aurore, et à quoi ressembleront les belles de ce pays-là ? Quelle source de comparaisons perdue !

— Je n'aurais pas grand regret à ces comparaisons-là, dit la marquise, et je trouve qu'on est assez bien récompensé dans la lune de n'avoir ni aurore ni arc-en-ciel ; car on ne doit avoir, par la même raison, ni foudres ni tonnerres, puisque ce sont aussi des choses qui se forment dans les nuages. On a de beaux jours toujours sereins, pendant lesquels on ne perd point le soleil de vue : on n'a point de nuits où toutes les étoiles ne se montrent ; on ne connaît ni les orages, ni les tempêtes, ni tout ce qui paraît être un effet de la colère du ciel. Trouvez-vous qu'on soit tant à plaindre ?

— Vous me faites voir la lune comme un séjour enchanté, répondis-je ; cependant je ne sais s'il est si délicieux d'avoir toujours sur la tête, pendant des jours qui en valent quinze des nôtres, un soleil ardent, dont aucun nuage ne modère la chaleur.

Peut-être aussi est-ce à cause de cela que la nature a creusé, dans la lune, des

espèces de puits qui sont assez grands pour être aperçus par nos lunettes ; car ce ne sont point des vallées qui soient entre des montagnes, ce sont des creux que l'on voit au milieu de certains lieux plats, et en très-grand nombre.

Que sait-on si les habitants de la lune, incommodés par l'ardeur perpétuelle du soleil, ne se réfugient point dans ces grands puits ? Ils n'habitent peut-être point ailleurs ; c'est là qu'ils bâtissent leurs villes. Nous voyons ici que la Rome souterraine est plus grande que la Rome qui est sur terre. Il ne faudrait qu'ôter celle-ci, le reste serait une ville à la manière de la lune. Tout un peuple est dans un puits, et d'un puits à l'autre il y a des chemins souterrains pour la communication des peuples.

— Vous vous moquez de cette vision ; j'y consens de tout mon cœur : cependant, à vous parler très-sérieusement, vous pourriez vous tromper plutôt que moi. Vous croyez que les gens de la lune doivent habiter sur la surface de leur planète, parce que nous habitons sur la surface de la nôtre : c'est tout le contraire ; puisque nous habitons sur la surface de notre planète, ils pourraient bien ne pas habiter sur la surface de la leur.

D'ici là, il faut que toutes choses soient bien différentes.

— Il n'importe, dit la marquise, je ne puis me résoudre à laisser vivre les habitants de la lune dans une obscurité perpétuelle.

[...]

— Ma raison est assez bien convaincue, dit la marquise, mais mon imagination est accablée de la multitude infinie des habitants de toutes ces planètes, et embarrassée de la diversité qu'il faut établir entre eux ; car je vois bien que la nature, selon qu'elle est ennemie des répétitions, les aura tous fait différents. Mais comment se représenter cela ?

— Ce n'est pas à l'imagination à prétendre se le représenter, répondis-je, elle ne peut aller plus loin que les yeux. On peut seulement apercevoir, d'une certaine vue universelle, la diversité que la nature doit avoir mise entre tous ces mondes.

Tous les visages sont, en général, sur un même modèle ; mais ceux de deux grandes nations, comme des Européens, si vous voulez, et des Africains ou des Tartares, paraissent être faits sur deux modèles particuliers ; il faudrait encore trouver le modèle des visages de chaque famille. Quel secret doit avoir eu la nature pour varier en tant de manières une chose aussi simple qu'un visage ? Nous ne sommes dans l'univers que comme une petite famille, dont tous les visages se ressemblent ; dans une autre planète, c'est une autre famille, dont les visages ont un autre air.

Apparemment les différences augmentent à mesure que l'on s'éloigne ; et qui verrait un habitant de la lune et un habitant de la terre, remarquerait bien qu'ils seraient de deux mondes plus voisins qu'un habitant de la terre et un habitant de Saturne.

Ici, par exemple, on a l'usage de la voix ; ailleurs, on ne parle que par signes : plus loin, on ne parle point du tout.

Ici, le raisonnement se forme entièrement par l'expérience ; ailleurs, l'expérience y ajoute fort peu de chose : plus loin, les vieillards n'en savent pas plus que les enfants.

Ici, on se tourmente de l'avenir plus que du passé ; ailleurs, on se tourmente du passé plus que de l'avenir : plus loin, on ne se tourmente ni de l'un ni de l'autre, et ceux-là ne sont peut-être pas les plus malheureux.

On dit qu'il pourrait bien nous manquer un sixième sens naturel, qui nous apprendrait beaucoup de choses que nous ignorons. Ce sixième sens est apparemment dans quelque autre monde, où il manque quelqu'un des cinq que nous possédons. Peut-être même y a-t-il effectivement un grand nombre de sens naturels ; mais, dans le partage que nous avons fait avec les habitants des autres planètes, il ne nous en est échu que cinq, dont nous nous contentons, faute d'en connaître d'autres.

Nos sciences ont de certaines bornes que l'esprit humain n'a jamais pu passer.

Pistes d'exploitation

Questions de compréhension

Comment l'astrologue et la marquise imaginent-ils la lumière sur la lune, et en quoi est-elle différente de celle sur Terre ?

Sur la lune, il n'y a pas de lumière graduelle comme sur Terre, pas d'aurore ni de crépuscule : les habitants passent brutalement de ténèbres profondes à une lumière éclatante. Il n'y a pas non plus d'arc-en-ciel, car il n'y a ni vapeurs ni pluies nécessaires à sa formation.

Quelle hypothèse est avancée pour expliquer où vivent les habitants de la lune ?

Ils pourraient habiter dans de grands puits creusés à la surface de la lune, où ils se protégeraient de la chaleur intense du soleil permanent, ces puits pouvant être reliés par des passages souterrains, formant une sorte de ville souterraine.

Comment le texte décrit-il la diversité possible des habitants des différentes planètes ?

Il imagine une grande variété d'êtres, tous différents les uns des autres, comme les différences qu'on observe entre les peuples de la Terre (Européens, Africains, Tartares). Les différences augmentent avec la distance, avec des modes de communication, de raisonnement, et de préoccupations variées.

Questions d'analyse

Quelle tension se dégage entre la description presque « scientifique » des conditions lunaires et la rêverie poétique sur la diversité des mondes et des êtres ?

Le texte oscille entre une démarche déductive (description des puits, absence d'arc-en-ciel, lumière vive, hypothèses sur les habitants) et une exaltation imaginative de la diversité infinie des formes de vie et des modes d'existence. Cette tension reflète le dialogue entre raison et imagination, connaissance et mystère, soulignant que la science ouvre la porte à des mondes que seule la rêverie peut pleinement habiter. La curiosité, moteur de la recherche scientifique, pousse aussi au plaisir d'imagination.

Comment le texte traduit-il un goût particulier pour la science, mêlant curiosité et imagination face à l'inconnu des habitants de la lune ?

Le texte ne présente pas la science comme un simple catalogue de certitudes ou de données figées, mais plutôt comme une aventure intellectuelle où l'imagination joue un rôle crucial. Il s'agit d'un goût pour le mystère, pour les mondes possibles et les êtres inconnus, qui pousse à dépasser le réel immédiat. La science, ici, n'est pas froide ni sèche, elle est pleine d'émerveillement et de fantasmes contrôlés, d'une tension joyeuse entre ce que l'on sait et ce que l'on devine. Ce mélange subtil entre rigueur et créativité incarne une façon vivante de « faire de la science », toujours à la frontière du connu.

Analysez la phrase « Il n'importe, dit la marquise, je ne puis me résoudre à laisser vivre les habitants de la lune dans une obscurité perpétuelle »

Cette phrase révèle une compassion de la marquise pour les hypothétiques habitants de la lune et leurs conditions de vie, une sorte de refus de les condamner à un destin « obscur » ou « privé de lumière ». C'est une expression d'empathie, une volonté de justice ou d'amélioration de leur sort, même si ce destin est imaginaire. Cette expression d'empathie montre toutefois que la marquise considère avant tout ces êtres comme des fictions nées de la conversation avec l'astrologue ; dans ces conditions seulement, elle peut choisir de changer leur destinée. Cette empathie affectée lors de ce plaisant exercice d'imagination renvoie aux codes de la conversation de salon.

Ce n'est pas le seul emprunt que des hommes d'une très-haute réputation aient fait à l'obscur Cyrano de Bergerac : son *Voyage à la lune* et son *Histoire comique des états empires du soleil* ont donné à Fontenelle l'idée de ses mondes.

[...]

Regardez comment vont les fortunes humaines et que vous sert d'être un homme de génie ! car si homme de génie veut dire inventeur, original dans le fond et la forme, personne au monde n'a autant de droits à ce titre que Cyrano de Bergerac, et cependant on ne le regarde que comme un fou ingénieux et amusant.

Théophile Gautier, *Les Grottesques* (1844)

Savinien de Cyrano de Bergerac ou la rencontre de la science et de l'imagination

Cyrano de Bergerac est un esprit de premier ordre, auquel il n'a manqué que dix ans de vie et de labeur pour devenir une des grandes figures littéraires et philosophiques du dix-septième siècle.

Remy de Gourmont

Savinien de Cyrano de Bergerac naît à Paris en 1619 et est baptisé le 6 mars de cette année. Son père est avocat au Parlement de Paris et possède deux fiefs, Mauvières et Bergerac dans l'actuel département des Yvelines. L'origine occitane du personnage de la pièce d'Edmond Rostand n'est pas une pure invention ; pendant longtemps, on a cru que Cyrano était originaire du Périgord, comme l'affirme notamment l'écrivain Théophile Gautier dans Les Grotesques (1844). Cyrano étudie à Paris au collège de Beauvais, fréquente les dépôts de boisson et les maisons de jeu et rencontre à dix-sept ans le poète Charles Coyneau d'Assoucy, qui devient vraisemblablement son amant. En 1639, il s'engage avec son ami Henri le Bret dans la compagnie Royale commandée par le baron Alexandre Carbon de Castellanjou ; entouré de gascons, il adopte le nom de Cyrano de Bergerac. Célébré par ses pairs pour sa bravoure et son habileté au duel - le Bret raconte qu'il eut l'audace d'attaquer cent hommes qui attendaient un de ses amis à la porte de Nesle et qu'il en blessa deux et en tua deux autres - il participe aux sièges de Mousson et d'Arras où il reçoit, en 1640, un coup d'épée à la gorge qui met fin à sa carrière militaire. Cette blessure clôt la partie héroïque de la vie de Cyrano. De retour à Paris, il entre au Collège de Lisieux en 1641, où il suit les cours de l'illustre Gassendi, l'un des plus grands scientifiques et philosophes du temps. Il y rencontre le jeune Molière et l'écrivain Claude-Emmanuel Luillier, dit Chapelle, dont il devient probablement l'amant. Il fréquente alors plusieurs figures majeures du libertinage érudit, parmi lesquelles Tristan L'Hermite, qui devient son ami et qu'il qualifie, dans les États et empires de la Lune, de « seul Poète, seul Philosophe et seul Homme libre ». Cyrano mène alors une vie mêlant liberté sexuelle, athéisme et libre exercice de l'imagination et de la philosophie. S'il compose des œuvres dès les années 1640, dont Le Pédant Joué,

*comédie en prose dont Molière a plagié la scène de la galère dans Les Fourberies de Scapin (et notamment la célèbre réplique « qu'allait-il faire dans cette galère ? »), Cyrano ne publie que très peu. Son premier texte imprimé est une introduction provocatrice au poème Le Jugement de Pâris de son ami Charles Dassoucy, intitulée « Au sot lecteur et non au sage ». Il est sans doute impliqué dans la Fronde (cf. **encadré 1, p. 3**) et aurait écrit plusieurs mazarinades, ces pièces à charge contre le cardinal Mazarin, protecteur du jeune Louis XIV et de sa mère, la régente. Il participe aux querelles littéraires du temps, signe des préfaces aux oeuvres de ses amis et se brouille avec certains, dont Dassoucy. En 1653, passé sous la protection du duc d'Arpajon, il publie un volume qui comporte Le Pédant joué et une tragédie, La Mort d'Agrippine. Représentée à l'Hôtel de Bourgogne, cette dernière fait scandale à cause de la profession d'athéisme d'un des personnages. Ses oeuvres majeures, Les États et empires de Lune et Les États et empires du soleil, ne sont publiées en 1657, deux ans après sa mort, survenue le 28 juillet 1655, sans doute des conséquences d'un accident survenu quelques mois plus tôt - une poutre lui était tombée sur la tête chez le duc d'Arpajon - et de l'affaiblissement provoqué par la syphilis, qu'il a contracté dans les années 1640. Sans les deux vers de Boileau sur son compte dans L'Art poétique (J'aime mieux Bergerac et sa burlesque audace / Que ces vers où Motin se morfond et se glace.) et les articles de Charles Nodier (1831) et de Théophile Gautier (1840), Edmond Rostand n'aurait jamais lu sur le compte de ce poète si particulier et le nom de Cyrano de Bergerac serait tombé dans l'oubli.*

Pourtant, selon Théophile Gautier, c'est « son Voyage à la lune et son Histoire comique des états empires du soleil ont donné à Fontenelle l'idée de ses mondes ». Ces utopies extraordinaires, fruits de la lecture des oeuvres de Lucien de Samosate (Histoires vraies, IIe siècle) et de Francis Godwin (L'Homme dans la lune, 1638), racontent le voyage du narrateur sur la Lune et le Soleil et sa rencontre avec les peuples qui les habitent. Le narrateur s'élève dans les cieux grâce à des fioles de rosée fixées à sa ceinture. Arrivé sur la lune, tout s'inverse : les êtres y sont géants et marchent à quatre pattes, prennent notre Terre pour la Lune, jugent la virginité scandaleuse et utilisent la poésie comme monnaie ; les anciens obéissent aux jeunes, la mort est un moment joyeux et choisi et l'imagination guérit les maladies. Guidé par le démon de Socrate - le génie qui aurait inspiré le premier des philosophes - le narrateur débat de tout avec ces hommes d'un autre monde. Au siècle des expéditions dans les Amériques, ces voyages imaginaires sont une autre manière d'aborder l'expérience radicale de l'altérité.

Encadré 3 : La guerre de Trente Ans (1618-1648) et le conflit franco-espagnol

La guerre de Trente Ans débute comme un affrontement religieux entre protestants et catholiques dans le Saint-Empire romain germanique, avant de se transformer en conflit politique et territorial impliquant la plupart des puissances européennes. La France, d'abord neutre, entre en guerre en 1635 sous l'impulsion du cardinal de Richelieu, non pour des raisons religieuses, mais pour affaiblir les Habsbourg d'Autriche et d'Espagne qui encerclent le royaume. Si la paix de Westphalie (1648) met fin à la guerre dans le Saint-Empire, le conflit entre la France et l'Espagne se poursuit jusqu'en 1659, date du *traité des Pyrénées*, qui confirme la suprématie française en Europe et scelle le mariage de Louis XIV avec l'infante Marie-Thérèse d'Autriche.

L'ascension ou comment le narrateur rejoint la Lune

Le narrateur s'élève dans les cieux grâce à des fioles de rosée fixées à sa ceinture mais les fioles sont vides et il est contraint d'abandonner sa machine. Craignant de tomber et mourir, il constate avec ravissement que son élévation vers la lune continue.

Lorsque je ne songeais plus qu'à laisser ma tête sur celle de quelque montagne, je sentis (sans que je remuasse aucunement) mon élévation continuée, et ma machine, prenant congé de moi, je la vis retomber vers la Terre.

Cette aventure extraordinaire me gonfla le cœur d'une joie si peu commune que, ravi de me voir délivré d'un danger assuré, j'eus l'impudence de philosopher là-dessus. Comme donc je cherchais des yeux et de la pensée ce qui en pouvait être la cause, j'aperçus ma chair boursouflée, et grasse encore de la moelle dont je m'étais enduit pour les meurtrissures de mon trébuchement ; je connus qu'étant alors en décours, et la Lune, pendant ce quartier, ayant accoutumé de sucer la moelle des animaux³, elle buvait celle dont je m'étais enduit, avec d'autant plus de force que son globe était plus proche de moi, et que l'interposition des nuées n'en affaiblissait point la vigueur.

Quand j'eus percé, selon le calcul que j'ai fait depuis, beaucoup plus des trois quarts du chemin qui sépare la Terre d'avec la Lune, je me vis tout d'un coup choir les pieds en haut, sans avoir culbuté en aucune façon ; encore ne m'en fusse-je pas aperçu, si je n'eusse senti ma tête chargée du poids de mon corps.

Je connus bien à la vérité que je ne retombais pas vers notre monde ; car encore que je me trouvasse entre deux Lunes, et que je remarquasse fort bien que je m'éloignais de l'une à mesure que je m'approchais de l'autre, j'étais assuré que la plus grande était notre globe, parce qu'au bout d'un jour ou deux de voyage, les réfractions éloignées du Soleil, venant à confondre la diversité des corps et des climats, il ne m'avait plus paru que comme une grande plaque d'or.

Cela me fit imaginer que je baissais vers la Lune, et je me confirmai dans cette opinion quand je vins à me souvenir que je n'avais commencé de choir qu'après les

³ Croyance populaire de l'époque

trois quarts du chemin.

« Car, disais-je en moi-même, cette masse étant moindre que la nôtre, il faut que la sphère de son activité ait aussi moins d'étendue, et que par conséquent j'aie senti plus tard la force de son centre. »

Pistes d'exploitation

Questions de compréhension

Que signifie pour le narrateur le fait de « choir les pieds en haut » ?

Cela signifie qu'il tombe vers la Lune, mais tête en bas, une sensation liée à la gravité lunaire différente de celle de la Terre.

Pourquoi le narrateur est-il sûr qu'il ne retombe pas vers la Terre, mais bien vers la Lune ?

Parce qu'il voit la Terre comme une grande plaque d'or et ressent la force gravitationnelle de la Lune, surtout après avoir dépassé les trois quarts du chemin.

Prolongement - Cyrano, Fontenelle, se rendre sur la lune

Ci-dessous un extrait du Troisième soir des Entretiens de Fontenelle au sujet de la difficulté de voyager de la Terre à la Lune :

Le grand éloignement de la lune à la terre serait encore une difficulté à surmonter qui est assurément considérable ; mais quand même elle ne s'y rencontrerait pas, quand même les deux planètes seraient fort proches, il ne serait pas possible de passer de l'air de l'une dans l'air de l'autre.

L'eau est l'air des poissons ; ils ne passent jamais dans l'air des oiseaux, ni les oiseaux dans l'air des poissons. Ce n'est pas la distance qui les en empêche, c'est que chacun a pour prison l'air qu'il respire. Nous trouvons que le nôtre est mêlé de vapeurs plus épaisses et plus grossières que celui de la lune. À ce compte, un habitant de la lune, qui serait arrivé aux confins de notre monde, se noierait dès qu'il entrerait dans notre air, et nous le verrions tomber mort sur la terre.

— Oh ! que j'aurais d'envie, s'écria la marquise, qu'il arrivât quelque grand naufrage, qui répandît ici bon nombre de ces gens-là, dont nous irions considérer à notre aise les figures extraordinaires !

— Mais, répliquai-je, s'ils étaient assez habiles pour naviguer sur la surface extérieure de notre air, et que de là, par la curiosité de nous voir, ils nous pêchassent

comme des poissons, cela vous plairait-il ?

— Pourquoi non ? répondit-elle en riant. Pour moi, je me mettrais de mon propre mouvement dans leurs filets, seulement pour avoir le plaisir de voir ceux qui m'auraient pêchée.

— Songez, répliquai-je, que vous n'arriveriez que bien malade au haut de notre air ; il n'est pas respirable pour nous dans toute son étendue, il s'en faut bien : on dit qu'il ne l'est déjà presque plus au haut de certaines montagnes ; et je m'étonne bien que ceux qui ont la folie de croire que des génies corporels habitent l'air le plus pur ne disent aussi que ce qui fait que ces génies ne nous rendent que des visites et très-rares et très-courtes, c'est qu'il y en a peu d'entre eux qui sachent plonger, et que ceux-là même ne peuvent faire, jusqu'au fond de cet air épais où nous sommes, que des plonges de très-peu de durée.

Questions de comparaison

Comment Fontenelle et Cyrano expliquent-ils, à partir d'observations ou de croyances sur la nature (l'air pour Fontenelle, la gravité pour Cyrano), les difficultés ou les conditions du voyage entre la Terre et la Lune ?

Fontenelle s'appuie sur une observation analogique (les poissons enfermés dans l'eau, incapables de respirer l'air des oiseaux) pour souligner que chaque être est « prisonnier » de son milieu (l'air qu'il respire), rendant le passage entre la Terre et la Lune impossible malgré la distance physique. Cyrano, quant à lui, utilise la croyance populaire selon laquelle la Lune « suce la moelle » des animaux pour expliquer une force d'attraction (la gravité) qui attire le narrateur vers la Lune, rendant possible l'ascension. Alors que Fontenelle met en avant l'impossibilité matérielle du voyage, Cyrano transforme cette croyance en principe physique permettant de franchir la distance.

En quoi les démarches respectives de Fontenelle et Cyrano illustrent-elles deux approches différentes de la science face au voyage vers la Lune ?

Fontenelle adopte une démarche prudente et raisonnée, soulignant les difficultés physiques et les limites du voyage, insistant sur ce que la science ne permet pas encore. Cyrano, au contraire, fait de la science un instrument au service de l'aventure et de

l'imagination : il utilise les lois physiques, même approximatives ou populaires, pour simplifier le voyage du narrateur et rendre crédible une ascension miraculeuse. La science devient alors un trésor d'imagination qui ouvre la porte au merveilleux.

Théophile de Viau ou le prix de la liberté

« Je suis l'exemple de la plus longue et la plus dure calamité de notre siècle »

Théophile de Viau, *Apologie au Roi*, 1625

Théophile de Viau naît dans le domaine familial de Boussères, près de Clairac, en 1590. Sa famille, de petite noblesse, est protestante et le petit Théophile grandit dans un Sud-Ouest ravagé par les guerres de religion jusqu'à la proclamation de l'Édit de Nantes en 1598. Théophile étudie à Montauban, Bordeaux puis à l'académie protestante de Saumur et à l'université de Leyde (Pays-bas) où il fréquente Guez de Balzac, futur écrivain de renom. Cette éducation lui confère une excellente formation philosophique. Au début des années 1610, il se joint à une troupe de théâtre ambulant comme « poète à gages » puis s'établit à Paris. De 1613 à 1619, il exerce la fonction de maître d'hôtel auprès du duc de Candale. Il se rapproche également du marquis de Liancourt, adversaire du favori du roi, le duc de Luynes. Ce type de charges, fréquentes chez les écrivains du temps, témoigne de la condition littéraire au début du XVIIe siècle : la profession d'auteur, peu considérée et rarement lucrative, ne peut guère se pratiquer sans le soutien durable d'un mécène puissant, garant d'un revenu régulier. Son art et ses fréquentations le font vite reconnaître comme un poète influent et lui créé un certain nombre d'ennemis. En 1619, il est banni de France sur ordre du roi pour avoir écrit des vers « sales » impies ; on le soupçonne sans doute aussi d'avoir écrit des libelles contre le duc de Luynes. Il rentre en grâce, au service d'ailleurs de Luynes, au printemps 1620. C'est l'apogée de sa carrière de cour ; ses poèmes La Solitude et Le Matin, publiés en plaquettes, font alors grand bruit. Il réunit en 1621 le premier volume de ses oeuvres qui réunit les pièces écrites depuis 1617. Ce volume, selon son auteur a vocation, vise à réponse aux calomnie qui l'accablent : « Puisque ma conversation est publique et que mon nom ne se peut cacher, je suis bien aise de faire publier mes écrits, qui se trouveront assez conformes à ma vie et très éloignés du bruit qu'on a fait courir de moi. » écrit-il dans son épître dédicatoire. Ses adversaires, au premier rang desquels le Père Garasse, un bargneux jésuite, y trouveront pourtant des preuves textuelles de son libertinage, c'est-à-dire de sa frivolité et de son athéisme. En effet, Théophile est en mauvaise posture après la mort de son protecteur en décembre 1621. La parution, en novembre

1622, du Parnasse satyrique, somme de poèmes athées et licencieux dont le premier, Sonnet à Phillis, qui s'achève par une profession de sodomie, est signée du nom de Théophile, bien qu'il nie l'avoir écrit. L'année suivante, Théophile publie le second volume des Oeuvres du sieur Théophile, qui contient la tragédie des Amours tragiques de Pyrame et Thisbé, dont il emprunte le sujet à Ovide ; franc succès, la pièce est jouée à la cour et à l'hôtel de Rambouillet à la fin des années 1620. Dans l'adresse au lecteur qui ouvre ce second volume, Théophile continue d'affirmer que ses œuvres constituent la meilleure défense possible contre ses ennemis ; il s'y montre tel qu'il est, sans honte, mais loin de l'image qu'en font ses calomniateurs. La parution de La Doctrine curieuse des esprits du temps (1623), brûlot de près de mille pages dans lesquelles le Père Garasse attaque ceux qu'ils nomment libertins - huguenots, sodomites, athées et impies - et en particulier Théophile, qu'il déclare chef de file du mouvement, met la vie du poète en danger. Le 11 juillet 1623, est émis l'ordre d'arrestation de Théophile, qui s'enfuit ; le 18 août, il est condamné à mort par contumace et son effigie est brûlée. Le 17 septembre il est arrêté sur dénonciation à la frontière du royaume et incarcéré à la conciergerie dans la cellule qu'avait occupée le régicide Ravailiac. Théophile sort presque victorieux du long procès qui s'ensuit, compte tenu des circonstances et des forces rassemblées contre lui : sa condamnation à mort est muée en bannissement, atténué ensuite puisque le roi tolérera sa présence à Paris jusqu'à sa mort en 1626, quelques mois seulement après sa sortie de prison.

Théophile n'a pas, contrairement à Fontenelle, contribué à la diffusion des idées scientifiques de Copernic et Descartes ; il n'a pas non plus, contrairement à Cyrano de Bergerac et Thomas More, utilisé l'imagination et le décentrement pour critiquer frontalement les coutumes et les mœurs religieuses et politiques de leur société. Il revendiquait au contraire une certaine légèreté comme l'atteste ces célèbres vers : « Je veux faire des vers qui ne soient pas contraints, / Promener mon esprit par de petits desseins, / Chercher des lieux secrets où rien ne me déplaît, / Méditer à loisir, rêver tout à mon aise » et c'est cette légèreté qui, pour ses ennemis, constituait son plus grand crime. Rêver à son aise peut paraître anodin ; c'est pourtant la condition pour que naisse le goût de la science. Rêver à son aise, hors des carcans doctrinaux imposés par l'Église, est ce qui permet à Galilée d'observer le ciel derrière sa lunette astronomique et prouver que la théorie héliocentrique de Copernic était juste. Lui aussi est poursuivi et condamné pour impiété, l'Église catholique ayant déclaré l'héliocentrisme hérétique

en 1616. Théophile n'est peut-être pas un scientifique mais c'est un esprit libre et le goût de la science prend racine dans un goût pour la liberté.

Encadré 4 : Le Procès de Galilée

Galilée Galilei, astronome et physicien italien, est l'une des figures majeures de la révolution scientifique du XVIIe siècle. Défenseur du modèle héliocentrique de Copernic, qui place le Soleil au centre de l'univers, il entre en conflit avec l'Église catholique, qui soutient la vision géocentrique traditionnelle (la Terre au centre de l'Univers). En 1616, l'Église condamne officiellement la doctrine copernicienne comme contraire aux Écritures. Galilée est sommé d'abandonner ses positions.

Cependant, en 1632, il publie son *Dialogue sur les deux grands systèmes du monde*, ouvrage qui défend l'héliocentrisme de manière indirecte mais convaincante. Le pape Urbain VIII, auparavant un protecteur, se retourne contre lui. En 1633, Galilée est jugé par l'Inquisition à Rome. Il est déclaré « vehementement suspect d'hérésie » et contraint de renier publiquement ses thèses. Il est condamné à une peine de prison, commuée en résidence surveillée.

Sonnets

L'autre jour, inspiré d'une divine flamme,
J'entrai dedans un temple, où, tout religieux,
Examinant de près mes actes vicieux,
Un repentir profond fit soupirer mon âme.

Tandis qu'à mon secours tous les Dieux je réclame,
Je vois venir Phillis : quand j'aperçus ses yeux,
Je m'écriai tout haut : ce sont ici mes Dieux,
Ce Temple, et cet Autel appartient à ma Dame.

Les Dieux injuriés de ce crime d'Amour
Conspirent par vengeance à me ravir le jour ;
Mais que sans plus tarder leur flamme me confonde.

Ô mort, quand tu voudras je suis prêt à partir ;
Car je suis assuré que je mourrai martyr,
Pour avoir adoré le plus bel œil du monde.

Je songeais que Philis des enfers revenue,
Belle comme elle était à la clarté du jour,
Voulait que son fantôme encore fît l'amour
Et que comme Ixion j'embrassasse une nue.

Son ombre dans mon lit se glissa toute nue Et me dit :

« Cher Tircis, me voici de retour,
Je n'ai fait qu'embellir en ce triste séjour
Où depuis ton départ le sort m'a retenue.

Je viens pour rebaiser le plus beau des amants,
Je viens pour remourir dans tes embrassements. »
Alors, quand cette idole eut abusé ma flamme

Elle me dit : « Adieu, je m'en vais chez les morts.
Comme tu t'es vanté d'avoir foutu mon corps,
Tu pourras te vanter d'avoir foutu mon âme. »

Pistes d'exploitation

Questions de compréhension

Résumez en quelques phrases les événements racontés dans le premier sonnet

Dans le premier poème, le poète raconte qu'un jour, il est entré dans un temple pour se repentir de ses actes vicieux. Son amante est alors entrée dans le temple et, en la voyant, le poète a déclaré son adoration pour elle supérieur à sa vénération des Dieux. Injuriés par ce blasphème, ils cherchent depuis à le punir mais le poète, toujours ivre d'amour, ne le regrette pas.

Résumez en quelques phrases les événements racontés dans le deuxième sonnet ?

Qui est Ixion ?

Le poète rêve que Phyllis, son amante, revient des enfers sous forme d'ombre fantomatique pour partager avec lui un dernier moment d'intimité avant de repartir, Ixion est un homme qui, dans la mythologie grecque, s'est accouplée avec un nuage auquel Zeus avait donné la forme de sa femme Héra, qu'Ixion avait tenté de séduire.

Question d'analyse

Comment ces poèmes utilisent-ils le thème de l'amour et du blasphème pour critiquer les institutions religieuses, notamment à travers la remise en cause du dogme de la séparation entre corps et âme ?

Le premier poème détourne la notion de sacré en faisant des yeux de Phillis le nouvel objet d'adoration, Le sentiment religieux perd devant la puissance de l'amour humain qui s'érige en nouveau culte. Le second poème est une critique à peine voilée du dogme de la séparation entre une âme immortelle et immatérielle et un corps charnel périssable. Que l'âme de Phillis revienne pour passer la nuit avec son amant montre que l'âme a encore du désir charnel, ce qui constitue un blasphème au regard du dogme de l'époque. Théophile, qui a aussi écrit un Traité de l'immortalité de l'âme librement traduit de Platon, s'est opposé plusieurs fois à ce dogme. L'athéisme du poète s'exprime dans l'affirmation de la supériorité de l'amour terrestre sur la piété et par la critique des normes religieuses, en particulier le dogme de la séparation du corps et de l'âme.

Prolongement - Cyrano, Théophile, déclarations d'athéisme

Après avoir été reconnu homme et libéré, le narrateur des États et empires de la Lune séjourne chez des amis de son protecteur. Il y rencontre un homme résolument athée qui lui fait ce discours.

Puisque nous sommes contraints quand nous voulons recourir à l'origine de ce grand Tout, d'encourir trois ou quatre absurdités, il est bien raisonnable de prendre le chemin qui nous fait le moins broncher. Je dis donc que le premier obstacle qui nous arrête, c'est l'éternité du Monde; et l'esprit des hommes n'étant pas assez fort pour la concevoir, et ne pouvant non plus s'imaginer que ce grand univers, si beau, si bien réglé, pût s'être fait soi-même, ils ont eu recours à la création; mais semblable à celui qui s'enfoncerait dans la rivière de peur d'être mouillé de la pluie, ils se sauvent, des bras d'un nain, à la miséricorde d'un géant; encore ne s'en sauvent-ils pas; car cette éternité, qu'ils ôtent au Monde pour ne l'avoir pu comprendre, ils la donnent à Dieu, comme s'il avoit besoin de ce présent, et comme s'il étoit plus aisé de l'imaginer dans l'un que dans l'autre. Cette absurdité donc, ou ce géant duquel j'ai parlé est la Création, car dites-moi, en vérité, a-t-on jamais conçu comment de rien il se peut faire quelque chose? Hélas! entre rien et un atome seulement, il y a des proportions tellement infinies, que la cervelle la plus aiguë n'y sauroit pénétrer; il faudra pour échapper à ce labyrinthe inexplicable, que vous admettiez une matière éternelle avec Dieu, et alors il ne sera plus besoin d'admettre un Dieu, puisque le Monde auroit pu être sans lui. Mais me direz-vous, quand je vous accorderois la matière éternelle, comment ce chaos s'est-il arrangé de soi-même? Ha! je vous le vais expliquer.

Question de comparaison

En quoi l'athéisme ou l'esprit critique vis-à-vis des dogmes religieux s'exprime-t-il différemment dans les poèmes de Théophile de Viau et dans ce passage de Cyrano de Bergerac ?

Chez Théophile de Viau, l'athéisme se manifeste non seulement par une révolte contre les dogmes religieux, mais aussi par une célébration puissante et sensuelle du corps et

des plaisirs charnels, qui s'oppose frontalement à la conception chrétienne du dualisme corps/âme. Pour lui, l'amour humain, charnel et profane, tient lieu d'adoration, remplaçant l'amour divin, ce qui révèle une forme d'athéisme incarné et sensuel. Cette subversion poétique, parfois blasphématoire, refuse la séparation traditionnelle entre le spirituel et le matériel, faisant du corps, de la chair et du désir des vérités fondamentales, dans un rejet des contraintes religieuses qui brident la liberté et la jouissance.

Chez Cyrano de Bergerac, l'athéisme s'exprime dans un registre plus philosophique et rationnel. Il remet en question les fondements logiques de la création divine, notamment l'idée d'un commencement ex nihilo, et démontre l'absurdité d'une éternité accordée à Dieu plutôt qu'au monde matériel lui-même. Par cette critique, Cyrano défend une vision matérialiste et scientifique où la matière est éternelle, évitant ainsi le recours à une intervention divine. Son athéisme est celui d'un esprit critique, rationnel, qui use de la raison et de la logique pour dévoiler les contradictions des dogmes religieux.

Ainsi, l'athéisme de Théophile est profondément sensualiste et incarné, centré sur la jouissance et la liberté du corps, tandis que celui de Cyrano s'appuie sur une remise en cause philosophique et scientifique des croyances.

Lexique

Notions philosophiques et littéraires

Libertinage érudit : Mouvement intellectuel du XVIIe siècle prônant la liberté de pensée, souvent en opposition aux dogmes religieux.

Dogme : Croyance ou principe considéré comme incontestable, souvent d'origine religieuse.

Relativisme : Idée selon laquelle les valeurs, les vérités ou les normes dépendent du contexte culturel ou historique.

Utopie : Représentation d'une société idéale, souvent imaginaire, permettant de critiquer la société réelle.

Altérité : Caractère de ce qui est autre, différent.

Vulgarisation scientifique : Action de rendre accessible au grand public des savoirs scientifiques complexes.

Doute méthodique : Méthode philosophique de Descartes consistant à douter de tout pour mieux fonder la connaissance sur des bases solides.

Libido sciendi : Expression latine signifiant « désir de savoir », parfois vue comme une passion excessive pour la connaissance.

Expérience de pensée : Raisonnement imaginaire permettant d'explorer les conséquences d'une hypothèse, comme dans les utopies.

Décentrement : Changement de point de vue permettant de mieux comprendre ou critiquer sa propre culture ou société.

Mots rares ou soutenus

A-fortiori : Expression latine signifiant « à plus forte raison ».

Impiété : Manque de respect envers la religion ou les croyances sacrées.

Effigie : Représentation d'une personne (souvent en sculpture ou en peinture), ici brûlée symboliquement.

Contumace : Condamnation d'une personne absente lors de son procès.

Mazarinade : Texte satirique contre le cardinal Mazarin, souvent pamphlétaire.

Satyre : Créature mythologique mi-homme mi-bouc, souvent associée à la sensualité.

Badaud : Personne qui s'arrête pour regarder quelque chose avec curiosité.

Charlatan : Personne qui trompe les autres en se faisant passer pour savant ou expert.

Concupiscence : Désir charnel ou passion excessive, péché dans la tradition chrétienne.